

# Le plus beau jour

Autor(en): **Burnand, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **6 (1960)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849166>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RENÉ BURNAND

# LE PLUS BEAU JOUR

Ed. Perret-Gentil

Avant même d'avoir corrigé toutes les épreuves de cet ouvrage, dans la nuit du 29 avril 1960, la main de René Burnand, médecin et écrivain, a pour toujours laissé tomber la plume.

Nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir transmettre à ses lecteurs et amis le message que contiennent les plus significatives de ces nouvelles, la première et la dernière.

Ce message, nous l'avons trouvé, exprimé en clair, dans un témoignage inédit de René Burnand : « Persévérer en dépit de toutes les déceptions même les plus cruelles, c'est obtenir à la fin de sa vie la lumière d'une certitude merveilleuse et l'assurance qu'elle répond à une réalité invisible. »

L'ÉDITEUR.

## Avant-propos

*« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère » : cette ligne tracée par Boileau caractérise bien, je crois, le présent volume, d'un genre assez nouveau sous la plume de l'auteur. Ce n'est pas un roman, c'est plutôt une série d'anecdotes comportant pour la plupart un fond de vérité, et dont l'assemblage ne nous a pas semblé trop hétéroclite.*

*Quelques-unes de ces aventures relatent des souvenirs d'enfance (Marguerite) et des faits naguère observés et vécus à Leysin, où l'auteur a fait ses premières armes comme assistant de sanatorium et a recueilli bien des observations humaines ; la « Terre de Florence » est, en réalité, le récit d'un événement touchant et réellement vécu. La vieille dame qui eut pitié de son voisin de chambre, est certainement morte et enterrée à l'heure qu'il est. Elle se nommait la marquise ou la baronne de Chamborent de Ville-Vert.*

*Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas trop hasardeux de livrer ces écrits au public. Tels qu'ils sont, nous espérons qu'ils éveilleront un écho sympathique.*

*Il s'agit sans doute ici du dernier écrit d'un homme d'âge qui en a déjà publié plus d'une vingtaine, dont on trouvera la liste au seuil de ce livre.*

*C'est donc, comme disait je ne sais plus quel poète : « Les derniers échos d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »*

R. B.

★ ★ ★

Ulysse Décosterd était l'homme à la grosse barbe. Il n'avait pas eu le temps de passer chez le coiffeur avant les obsèques de Durussel. Du poil de souris descendait jusque sur sa nuque recuite. Une expression mobile, malicieuse sans méchanceté éclairait de nuances fines son visage bronzé.

— Oh moi, vous savez, je ne suis pas tant beau parleur. J'ai bien une idée..., mais c'est pas très original. J'ai jamais été nommé bourgeois d'honneur ; je suis toujours resté à la même place, à la ferme des Quatre-Chênes près d'Ollon. Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive d'extra à un paysan ?

— Vas-y toujours, Ulysse, encouragea le Président.

— Hé bien ! je ne veux pas faire des manières ; ça ne sera pas long.

Mes parents étaient des gens de la campagne, qui avaient peu de bien ; mon père est mort quand j'avais mes quinze ans ; ma mère le suivit de près. Pas de frère ni de sœur, pas d'oncle ni de tante, rien, seul au monde. Mais bien portant. Je n'avais pas le choix. Je me suis mis garçon de ferme chez les Péronnet. La vieille n'était pas commode ; elle me brusquait bien un peu, mais le fricot était bon. Je n'ai pas été malheureux. Le soir, je lisais les livres d'Urbain Olivier avant de m'endormir sur ma paillasse. Ça m'a donné de bonnes idées. Je trouve qu'on devrait encore lire ça. Il a rudement bien connu les gens de chez nous.

J'ai oublié de vous dire que les Péronnet avaient une fille. On lui disait Marie-Jeanne. Quand je suis venu à la ferme, c'était une gamine ; une gentille bouèbe, qui ne me quittait pas ; on allait aux champs ensemble, on gardait les vaches. Elle aimait surtout quand j'allumais un petit feu au pâturage. Elle y mettait cuire les pommes de terre. Quand est venu le temps de communier, je n'ai jamais rien vu de plus joli que Marie-Jeanne. Toute propre sous ses voiles, on aurait dit un petit ange.

